Demain, M.de Lesseps soumettrait la combinaison à l'ancien conseil d'administration.

Le Crédit foncier se tiendra, dit-on, dans les limites de la participation; il ne les a, du reste, acceptées que sous réserves.

Désordres à Panama

Paris, 8 janvier, 12 h. 50. — Une agence a reçu la dépêche suivante :

Londres, 7 janvier, 9 h. 10. — Des dépêches de New-York annoncent que des désordres ont éclaté parmi les ouvriers de Panama,à la suite de la suspension des travaux.

Les ouvriers nègres auraient pillé des magasins de vivres.

Le gouvernement colombien a demandé aux consuls des puissances de faire rapatrier leurs nationaux pour éviter des désordres plus graves.

Les objets de valeur appartenant à la Compagnie du Panama et aux nationaux français ont été mis en sûreté à bord du navire de guerre français qui stationne dans la rade de Panama.

La démission de M. de Bismarck

Vienne, 7 janvier. — La *Presse* croit savoir que la démission de M. de Bismarck ne serait plus qu'une question de quelques semaines. Le chancelier ne croirait pas devoir rester au pouvoir après la solution que vient de recevoir l'affaire Geffken.

Munich, 7 janvier.— Le *Vaterland* dit du prince de Bismarck ;

« Il nous semble que le chancelier ne doit pas voir sans tristesse le déclin de son étoile en Allemagne ; il suffit qu'il ait été le fléau de la Bavière pour nous faire accepter avec bonheur tout ce qui contribuera à démolir ce colosse, que des qualités indéniables et surtout la chance ont fait pour le malheur de tant de gens.

Berlin, 7 janvier. — Voici quelques lignes de la *Gazette libérale* :

« Sans doute, le chancelier a une situation assez solide pour n'être pas ébranlée par cette faute; mais il n'en est pas moins vrai que l'impression produite sur le peuple allemand est vraiment fâcheuse, sans que nous ayons à parler du coté ridicule de l'affaire aux yeux des étrangers. »

Deux morts subites

Le Mans, 7 janvier. — M. Delobel, percepteur à Ecommoy (Sarthe), officier de la Légion d'honneur, lieutenant-colonel de l'armée territeriale, est mort subitement.

Un de ses amis intimes, M. Leroux, secrétaire de la mairie d'Ecommoy, pénétra près du cadavre. Il est rentré dans la mairie frappé de ce malheur. Il sonne le concierge, qui, en arrivant, a trouvé M. Leroux mort, assis devant son bureau, la tête entre les mains.

Un acquittement

Paris, 7 janvier. — Le jury de la Seine vient de prononcer un verdict d'acquittement en faveur d'une jeune ouvrière mécanicienne, Mlle Alexandrine Jamais, poursuivie pour avoir, le 4 octobre dernier, blessé d'un coup de revolver son séducteur Gabriel Roncier, imprimeur, âgé de vingt-six ans, qui l'avait abandonnée après l'avoir rendue mère.

Un traîneau écrasé par un train

Saint-Pétersbourg, 7 janvier. — On mande de Kharkow que près de la station de Krasnapawlowka sur la ligne de Kursk à Azow, le traîneau de la princesse Liéven, en traversant la ligne du chemin de fer, a été brisé en morceaux par un train.

Le cocher a eu les pieds tranchés et est mort des suites de cette blessure.

Quant à la princesse Liéven, elle n'aurait eu aucun mal.

Un révoqué

M. Maillard, médecin des écoles,à Duclair,vient d'être révoqué de ses fonctions par un arrêté du préfet de la Seine-Inférieure.

M. Maillard aurait, dit-on, adressé à M. Hendlé un accusé de réception conçu à peu près dans ces termes :

« Je suis royaliste, et c'est un honneur pour moi d'être révoqué par un républicain ;

» Je suis catholique, et je suis fier d'être révoqué par un juif ;

» Je suis Français, et je ne souffre pas d'être révoqué par un Autrichien ! »

Administration économe

Le *Journal Officiel*, dans son numéro du 31 décembre, qui contient l'exposé du budget pour 1889, nous offre un joli exemple de gaspillage à la charge du ministre de l'agriculture.

Les forêts donneront un revenu probable de 25.958.129 francs, mais les frais d'administration prévus seront de 15.453 543 francs. Voilà des forêts qui ne couteront pas moins de 60 0/0 de leur revenu, en frais d'administration.

C'est un peu cher.

Suicide d'un officier prussien à Metz

L'*Agence Havas* a reçu une dépêche de Metz qui annonce que le capitaine Hoyer, du 130e régiment d'infanterie, s'est suicidé la nuit dernière, en se tirant plusieurs coups de revolver dans la tête. On suppose qu'il s'est déterminé à ce crime à cause de dettes criardes.

Ce suicide, s'ajoutant aux sanglantes rixes dans lesquelles plusieurs officiers de la garnison ont été impliqués, a causé une profonde émotion.

Commandant de gendarmerie tué par des brigands, en Bavière

Le 2 janvier, à Ratisbonne, le commandant de gendarmerie Stiéh, accompagné d'un gendarme, allait arrêter une bande de malfaiteurs qui s'ébattait dans une auberge, quand l'un des voleurs sortit un revolver et d'un coup de feu étendit mort à ses pieds le commandant. Un combat s'en suivit entre le gendarme et deux des brigands qui, atteints de plusieurs coups de baïonnettes et de plusieurs balles, réussirent à s'échapper.

La résistance

L'école de filles de Camon (Somme), avait été laïcisée, et les parents, en attendant que l'école libre fut terminée, avaient envoyé leurs enfants chez les religieuses institutrices d'une localité voisine. L'école construite, le maire fait opposition à l'ouverture ; le Conseil départemental rejette cette opposition ; le maire interjette appel.

Le Conseil supérieur de l'instruction publique, après un éloquent discours de M. Dubos, avocat distingué d'Amiens, prononce à son tour la mainlevée de l'opposition, et les catholiques de Camon ont enfin pu inscrire leurs enfants à l'école libre.

Cet exemple, après cent autres, fait voir que la foi triomphe de tout.

L'Art Culinaire

L'art culinaire, dont il est beaucoup question en ce moment, a eu de brillantes destinées à plusieurs époques de l'antiquité grecque et romaine, et n'a pas été certainement sans influence sur la marche rapide des sociétés anciennes. L'homme est un animal omnivore, ses dents incisives tranchent facilement les fruits ; ses dents molaires broient les graines ; ses dents canines déchirent les chairs. C'est dans l'Orient qu'ont été donnés les premiers grands festins. Les productions de ces belles contrées, patrie des épices, excitèrent les premières envies du palais et de l'imagination. Athènes en sortit, devint dès sa naissance le point culminant d'où jaillirent les premières étincelles du véritable fourneau culinaire. Les premiers beaux dîners, les Grecs les donnèrent. C'étaient des fêtes. Les jours brillants et rapides d'Alcibiade, de Georgias et de Périclès furent la première étape de l'art ancien, la première lueur de la cuisine savante.

C'est dans ces réunions que naquit la conversation grecque, cette conversation que devaient copier tous les siècles policés. C'est de la table qu'elle prit son vol, au milieu de propos spirituels arrosés de vin de Corinthe. De jeunes et jolies femmes venaient à ces festins ; elles y arrivaient très parées et les cheveux remplis de fleurs. Le poète Archestrale, la fleur des cuisiniers athéniens, parcourut à pied les contrées les plus fertiles du monde ancien pour étudier les produits du sol sous toutes les latitudes. Sur ses traces marchèrent, comme préparateurs ou consommateurs célèbres, Numenius d'Héractée, Hégémon de Thasos, Philoxène de Leucade, Actidès de Chio et Tyndaricos de Sicyone.

Malgré ces heureux effets, Athènes n'eut jamais la grande cuisine ; et la raison, c'est qu'elle se sacrifia trop aux sucreries, aux fruits, aux fleurs; c'est qu'elle n'eut ni les pains de farine de la Rome des Césars, ni les épices italiennes, ni ses sauces savantes, ni ses vins blancs du Rhin. Rome mangea mieux et souvent elle n'eut pas moins d'esprit. Les modèles grecs furent effacés. Au temps de Sylla, de Pompée, d'Apicus, de Lucullus, de César, de Mécènes, la gastronomie romaine brilla à l'avant-garde du progrès.

Il fallait les voir à table, ces grands amateurs de faisans, de bec-figues, de haute graisse, de cailles, de perdrix d'août, d'huîtres, de murènes, de vins de Cécube et de Falerne, vins exécrables pourtant à côté du divin Laffitte ! Aux Romains les temps modernes doivent les échansons et les écuyers tranchants. Ceux de Lucullus n'avaient pas moins de vingt mille francs par an d'appointements, à peu près la solde de nos ministres. Bientôt Rome, après la cuisine grecque, reçut, avec les dieux étrangers, toutes les cuisines du globe. Le fils de Vespasien, le frère de Titus, Domitien, le maître du monde, assemble, en toute hâte, au milieu de la nuit, les sénateurs effrayés, pour les consulter sur la manière dont il doit faire cuire un turbot qui lui arrive d'Ischia. César incline l'initiative impériale devant la science culinaire.

Après discussion profonde, le poisson est assaisonné, le lendemain, à la sauce piquante. Il est fâcheux seulement que l'histoire n'ait pas conservé la recette de cette sauce. Claude adorait les petits pâtés. Antoine, satisfait d'un dîner, donna une ville à son cuisinier. Il y avait autant, plus de profit alors à être cuisinier que ministre.

Au Ve siècle, au temps de saint Jean Chrysostôme, cette cuisine qui a donné tant de beaux jours à l'empire s'éteint; sa fumée avait éveillé de loin l'appétit des barbares, et ils avaient investi Rome mêlant à tout les affreux ragoûts de leurs contrées natales et des contrées qu'ils avaient traversées. Après les cohues du Nord vinrent les Arabes ; mais le Coran leur interdit le vin, ils ne purent tenir pied dans le midi de l'Europe et s'en retournèrent chez eux. Heureusement la cuisine délaissée se retira alors, avec les manuscrits, dans les châteaux, ou Gênes, Venise, Florence, Milan viennent y puiser la lumière pour ressusciter la belle gastronomie. La Méditerranée et l'Adriatique lui apportent leurs poissons, et la cuisine italienne est trouvée. Elle fleurit à l'ombre de l'éloquence, de la poésie, des beaux-arts, sous la protection des maisons d'Este et de Médicis, elle est cultivée avec amour par les Léonard de Vinci, les Tintoret, les Titien, les Paul Véronèse, les Bandinelli, les Raphaël, les Guido, Reni, etc.

C'est sous Henri III que les élégantes délicatesses des tables italiennes apparaissent pour la première fois en France et chez nous. La découverte du nouveau monde a compté pour beaucoup dans le développement de l'art culinaire. Non seulement elle a accru le nombre de nos productions gastronomiques, mais elle nous a valu encore des épices supérieures aux anciennes. Grâce à elles, les mixtions ont eu des principes plus vifs et sont devenues dans l'estomac d'une décomposition plus facile. Le schisme de Martin Luther a eu principalement pour cause les jeûnes infligés arbitrairement aux estomacs de l'Allemagne.

Les découvertes qui enrichissent les sciences ne nous vinrent plus des Vénitiens, des Génois, des Florentins; Bayonne, Mayence et Francfort nous envoyerent leurs délicieux jambons; Strasbourg fit fumer ses saucisses et son lard, et nous en approvisionna. Ostende eût ses huîtres, Périgueux ses truffes, Chartres et Ruffec leurs pâtés. L'Angleterre se signala par le roastbeef, le beefsteack, le pudding, la venaison, le porter; la Hollande, par le fromage, les harengs pecs et le bœuf salé; l'Allemagne, par la choucroûte et les kneiffes; la Russie, par le caviar; la Turquie, par le pilau; l'Italie, par le potenta et le macaroni; l'Espagne, par les garbancos, le chocolat et l'olla-podrida.

Cependant l'aristocratie féodale commençait à s'affaiblir à mesure que croissait le sentiment confus de la faim universelle. Quand les contendants se mesurèrent des yeux près d'en venir aux mains, l'âme humaine d'Henri IV s'émut; et il vint proposer au peuple, comme un drapeau pacificateur, la poule au pot des dimanches. Le vilain n'y put croire. Pourtant il y eut quelque soulagement dans le sort des classes nécessiteuses. Le cabaret, qui fut le café primitif, alors que le café lui-même n'était pas encore connu, ni comme boisson, ni comme déjeuner, adoucit les mœurs et apprit aux hommes à vivre en frères. On en sortit meilleur, plus sociable et plus instruit.

La cuisine de Louis XIV fut soignée, somptueuse; assez belle et presque délicate chez Condé. A la cour, on mangea bien et avec éclat. Vatel, dont on a tant parlé, n'eût après tout qu'un dévouement mesquin. On ne peut voir consciencieusement en lui que l'homme du devoir et de l'étiquette. Sa mort étonne et ne touche pas ; cet honnête serviteur n'était pas à la hauteur de son art. Jamais aucun de nos cuisiniers, élèves de Carême, ne fût tombé dans de pareille faute. Il en est d'une fête gastronomique comme d'une armée. Il faut s'assurer de splendides réserves ; on ne peut savoir qui vous tombera sur les bras.

C'est à la douce autorité de ce bon régent, c'est à l'éclat de ses petits soupers. c'est aux cuisiniers qu'il fit naître et qu'il paya si royalement, que la France dut l'exquise cuisine eu XVIIIe siècle. Cette cuisine, à la fois savante et simple, que nous possédons perfectionnée, fut un développement immense, rapide, inespéré.

L'exquise cuisine, née chez l'illustre régent, passée ensuite aux Condé, aux Conti, aux Penthièvres, aux Soubise, aux Louis XV, aux Frédéric II, prêta souvent une vivacité piquante à la parole de Montesquieu, de Voltaire, de Diderot, d'Helvétius, de D'Alembert, de Duclos, de Vauvenargues, etc. Mais leur génie paya son écot en immoralité. Depuis, la cuisine retrouva cet éclat en Angleterre chez Locke, Addison, Clarke, Hume, Gibbon, les lords Holland, Chatam et North, Addington et Peel lui-même ; en France, chez Beaujon, Douet de la Boulaye, de Laborde, Mirabeau, Danton, Barnave, Cambacérès et d'Aigrefeuille, Grimod de la Reynière, Brillat-Savarin, Cobentzel, Talleyrand, la princesse Pauline, le prince Murat, le comte Pozzo di Borgo, le duc d'Abrantès, de Cussy, Gilbert des Voisins, Portalis, Duroc, de Beausset, de Fontanes. Parmi les cuisiniers les plus célèbres de ces derniers temps, après les maîtres immortels, Laguipierre et Carême, il faut citer Lacour, Mécillier, Sauvant, Sabatier, Dalègre, Mécier, Richaud, Venna, Legacq, Véry, Borel, Delaunay, Beauvilliers, Boucher, Véfour, Avice, Lasne, Le Sage, Richard, Robert, Riquette, Jay, Laiter, Philippe, etc., etc. Nous en oublions sans doute, et peut-être des meilleurs.

REVUE ANNUELLE DE BRADFORD

(Suite. Voir le *Journal de Roubaix* du 8 janvier)

Le commerce de l'Est n'a généralement montré aucun changement soit en bien ou en mal.

L'ouverture de nouveaux débouchés chez les peuples lents à se mouvoir comme les indiens, les chinois, les japonais, n'a amené que des progrès presque imperceptibles. Il se peut que l'exposition de Calcutta, il y a trois ans, ait contribué à augmenter la variété des étoffes envoyées dans l'Inde, mais les genres et les dispositions d'étoffes exportées, restent les mêmes.

Pour les premiers sept ou huit mois de cette année le gros des exportations de Bradford a égalé le chiffre connu, mais les négociants de la place n'ont pu voir sans déplaisir les affaires moins importantes ensuite.

Le point le plus saillant du commerce de Bradford reste encore à noter. Plus d'une fois pendant les deux ou trois dernières années, il s'est manifesté une tendance à revenir aux anciennes étoffes lustrées. Dans la première partie de l'année, il y a eu à la vérité, beaucoup d'affaires en mohair glacés pour manteaux cache-poussière pour dames, et il est plus que probable que ces étoffes continueront à être en faveur pour la même raison que celle à laquelle nous avons fait allusion en parlant du commerce des waterproofs. Mais un mouvement plus important encore s'est produit dans les trois ou quatre mois, et cela dans le sens d'un retour de la mode en faveur des étoffes lustrées.

A présent le mouvement est confiné aux genres d'étoffes les plus chères, et il reste incertain si tout ne finira pas en paroles.

Le fait cependant subsiste que, depuis octobre, de grandes commandes dans ce genre d'étoffes ont été faites pour l'Amérique et le commerce local. Les dispositions sont tout à fait différentes des alpagas et des mohairs qu'on portait il y a vingt ans, les dessins se rapprochent des lignes de fantaisies modernes et ils sont en double largeur.

Nous avons vus dans quelques-uns de nos principaux magasins les plus exquises productions de ces articles.

Actuellement leur fabrication est confinée à quelques maisons importantes et influentes, et quoiqu'ils aient amplement de commandes pour trois mois, l'avance produite est, bien entendu, relativement peu importante.

L'indice de ce mouvement est dans la conviction que ces étoffes une fois devenues à la mode dans la classe supérieure, descendrait certainement par tous les degrés de la société. Il est probable que le commerce des étoffes douces n'aura jamais à souffrir l'affaissement qui a atteint l'ancien commerce des étoffes lustrées, car avec les provisions sans limites de laines de l'Australie à un prix qui mettra toujours ces étoffes douces à la partie des classes ouvrières, leur chaleur, leur solidité leur assureront une popularité durable, spécialement pour les vêtements d'hiver. En même temps le retour vers les étoffes lustrées procurerait probablement quelques années d'une prospérité croissante pour Bradford.

En révisant le progrès du commerce général de Bradford pendant les deux ou trois dernières années, — car en dépit de quelques pertes, elles ont été en somme des années de progrès remarquables — une grande part en est due au perfectionnement des machines et des procédés.

Très peu de filatures et de tissages ont, à la vérité, été construits récemment et là où de nouveaux établissements ont été bâtis, les anciens ont été abandonnés et sont encore vides, mais tout en mettant de côté la tendance à fabriquer des étoffes beaucoup plus lourdes, la production accrut énormément. Ceci est vrai pour toutes les industries se rattachant au traitement de la laine, depuis le lavage jusqu'à la teinture.

Dans les peigneuses, par exemple, grâce à l'accroissement de vitesse de la brosse (et elle est réellement le facteur déterminant), la production s'est accrue de 20 à 30 pour cent. Les cardes fonctionnent également beaucoup plus vite et on emploie généralement des machines à filer supérieures, marchant beaucoup plus vite et abîmant moins.

Cette tendance générale à obtenir un accroissement de vitesse a conduit à une très grande adoption du filage circulaire. Et maintenant il est question d'une modification de l'ancien cadre à volants amenée par une de nos filatures les plus importantes, et qui amènera la vitesse du volant à celle du cadre circulaire, en conservant l'ancienne supériorité caractéristique de la laine filée produite.

Dans le tissage, les larges métiers ont presque partout remplacé les anciens métiers étroits, et quoiqu'ils n'aillent pas aussi vite un tisserand soigne maintenant sur deux métiers de 11 000 à 15 000 bouts, pour un salaire inférieur à celui qu'on payait autrefois pour surveiller deux métiers étroits avec une matière de 100 bouts chacun.

Si une enquête dans ce sens était faite par la Chambre de commerce, ou par quelque autorité indépendante, compétente et impartiale, elle révèlerait probablement ce fait qu'en simple matière de production, Bradford, loin de rester stationnaire, a marché en avant depuis dix ans.

DES ORIGINES DE LA SOIE

Suite. — Voir le *Journal de Roubaix* du 6 janvier

L'abbé Brotier adoptant les idées des missionnaires de Pékin cherche à identifier le bombyx de Cos avec des espèces chinoises vivant sur le chêne et le frêne. Cette opinion inexacte a séduit Parisot qui va même chercher jusqu'à Madagascar un bombyx du Cyprès auquel les renseignements de Pline puissent s'appliquer. P. Latreille, dont l'autorité entomologique était si grande, et ne pouvait confondre les vers de Chine avec ceux de la Méditerranée, a révoqué en doute les vers dont Pline a été l'historien. « Je ne pense pas dit-il, que l'on tirât de l'île de Cos la soie dont les anciens font mention. Si les bombyx de cette île avaient fourni de la soie, comment ce genre d'industrie s'y serait-il perdu et comment n'en serait-il pas resté quelque souvenir ? » G. Cuvier s'est montré plus réservé et reconnait que les Grecs ont su tirer profit de la soie de chenilles indigènes. Pardessus est resté hésitant. Mais Lenz, dans sa *zoologie des Grecs et des Romains*, révoque en doute l'existence du bombyx de Pline : « Si l'île de Cos nourrissait réellement un ver à soie d'espèce particulière... l'usage, de plus en plus multiplié des étoffes de soie, aurait dû en assurer la conservation », etc. Meyer et Sundewall n'avaient pas cru à un ver à soie particulier à l'île de Cos.

A mon avis, qui est aussi celui de M. L. Demaison, l'existence d'une chenille séricigène dans l'île de Cos doit être admise, et l'importation toujours croissante des soieries de l'Asie orientale a suffi pour faire cesser l'industrie des tissus de cette île. Ces tissus ne pouvaient lutter pour la beauté et pour la finesse avec ceux de la Chine et ils ont été de moins en moins recherchés, l'industrie de Cos a dû prendre fin.

Il y a plus, nous connaissons un insecte lépidoptère fournissant une soie d'une belle qualité, originaire de l'Asie-Mineure et de la Grèce, et auquel les descriptions d'Aristote et de Pline paraissent convenir. Cet insecte est un bombycide, *Lasiocampa otus*, décrit et figuré par Drury en 1770. La chenille de cette espèce est velue et vit sur le cyprès, le chêne, le lentisque arbre de la famille des térébinthes. On trouve aussi ses cocons sur une espèce de frêne (*Fraxinus ornus*). Ce sont là, incontestablement, les végétaux indiqués par Pline. Le cocon en est souvent fixé aux branches des arbres, comme étaient ceux du bombyx de Cos. Les dimensions d'un cocon sont grandes, et de sept à huit centimètres de longueur : il a dû fixer l'attention des anciens. La soie est blanche, assez brillante, d'aspect laineux, facile à dévider après un lessivage et elle peut aussi être cardée. La soie de Cos, après avoir été amollie dans l'eau, était dévidée ou filée suivant le texte de Pline. Enfin la soie du *Lasiocampa otus* est plus grossière que celle du *Sericaria mori* : c'est encore ce que nous apprend Pline au sujet des tissus de Cos, dont les hommes voulaient se vêtir, tandis que les femmes avaient exclusivement l'usage des soieries plus fines et plus précieuses de l'Asie orientale.

Le papillon du *Lasiocampa otus* est très velu, recouvert d'un duvet épais et touffu, remarquable, « *sui généris plumas* », a dit Pline. Ce rapprochement est frappant. Le *L. otus* doit se trouver encore dans l'île de Cos et mérite d'y être recherché ; l'espèce est répandue aux environs de Smyrne, dans l'Asie Mineure et en Grèce, on l'a signalée aux environs d'Amasich et de Brousse. On la rencontre aussi en Dalmatie et dans l'Italie méridionale. J'ajouterai qu'à Smyrne, où elle est très connue, les cocons se voient sur les cyprès des cimetières de cette ville ; c'est de Smyrne que provenait l'exemplaire figuré par Drury.

Si l'oubli complet de la soie de Cos est dû, comme nous le pensons, au commerce de plus en plus développé des tissus du pays des Sères. Si les auteurs ne parlent presque plus de cette soie depuis Héliogabale, il est à remarquer actuellement que plusieurs naturalistes, entre autres le professeur Cornalia indiquent la soie du *L. otus* comme pouvant être utilisée. Ces naturalistes ont été devancés, sans le savoir probablement, dans cette voie par les anciens Grecs.

Il résulte de ce rapide exposé des principales origines de la soie qu'en présence des maladies qui ont sévi sur le *Sericaria mori* la recherche d'espèces auxiliaires exotiques s'est en quelque sorte imposée. On a tenté l'acclimatation de plusieurs bombyciens asiatiques, chinois et indiens, et les différents essais ne sont pas stériles. Nous devons les encourager de toutes nos forces ; mais il serait principalement utile d'acclimater en France l'espèce européenne que les Grecs savaient mettre à profit et dont la soie est plus abondante, moins grossière, plus facile à obtenir que la plupart de celles qui ont été signalées récemment. La naturalisation et l'élevage du *Lasiocampa otus* dans notre midi, dont le climat diffère peu de celui où on trouve naturellement ce bombyx à l'état sauvage, serait une nouvelle source de richesse nationale. Appelons de tous nos vœux l'acclimatation de cet antique et pourtant nouveau ver à soie.

(*Bulletin de la société d'Acclimatation.*)

BULLETIN INDUSTRIEL ET COMMERCIAL

Le commerce de la République Argentine pendant les neuf premiers mois de 1888.

D'après les statistiques officielles les importations de la République Argentine se sont élevées, pendant les trois premiers trimestres de 1888, à 109.014,287 piastres monnaie courante contre 92,047,898 piastres durant la période correspondante de 1887. Les exportations ont été de 75,409 441 piastres en 1888 et de 68,439,122 piastres en 1887. Il y a donc augmentation dans le mouvement commercial.

Les métaux précieux sont compris dans ces chiffres.

Ont participé aux importations: la France pour 21.590.023 piastres, l'Angleterre pour 38.496.911 piastres, l'Allemagne pour 11.717.315 piastres, l'Italie pour 5.219.836 piastres et la Belgique pour 8.535.051 piastres.

Quant aux exportations, elles se répartissent ainsi entre les principaux pays : la France 19.964.609 piastres, la Belgique 12.810.116 piastres, le Royaume-Uni 12.368.020 piastres, l'Allemagne 9.930.754 piastres et l'Italie 1.846.349 piastres.

Les laines en suint, et c'est le produit le plus important de l'exportation, ont été expédiées de la République argentine, pendant la période sans revue, pour une quantité de 12.722.402 k. représentant une valeur de 33.816.719 piastres. Ces exportations avaient été, en 1887, de 92.708,879 k., valant 27.812.698 piastres. Il y a donc aussi accroissement de ce côté.

Remarquons en terminant toute l'importance de la production de la laine, dont la valeur représente à elle seule près de la moitié du montant des exportations de la République Argentine.

MARCHÉ DU HAVRE

Le Havre, 7 janvier.

(*De notre correspondant particulier*)

Laines. — Le disponible est calme et la demande complètement nulle. A terme nous avons eu un mouvement moyen d'affaires. Le marché est ferme et les prix ont une tendance raidissante. On est vendeur à la cote. Les cours sont en hausse de 1 fr pour le courant et 0,50 pour les autres mois. Voici de quelle façon se répartissent les transactions :

Disponibles. — Nulles.

A terme. — 50 b avril 157 ; 75 b. mai 157 ; 25 b. août 157 ; 25 b. septembre 157.

Cotons. — Le disponible est toujours dans une situation très ferme, les ventes pourtant ont été moins suivies que samedi. Le low-middling Louisiane vaut de 68 à 68,50. Le livrable a eu la vente d'une centaine de balles d'Oomra à livrer en janvier-février à 56,50. A terme le marché est calme, les prix n'ont subit que peu de changements, 0,12 1/2 sur mai et juin. On est acheteur à la cote. Les importations ont été de 9,770 b. Voici le détail des ventes :

Disponibles. — 191 b, N.-Orléans 58 à 70 ; 190 b. Georgie 64 à 68 ; 80 b. Texas 72,50 ; 77 b. Oomra 54,50 à 56 ; 100 b. dito (à livrer) 56,50 ; 20 b. Dhollerah 55,50.

A terme.— 300 b Mars 64,25 ; 50 b. avril 64 3/8 ; 200 b. mai 64,50 ; 200 b juin 64 50.

Indigos. — Les arrivages dans ce genre d'articles sont toujours nombreux, aussi depuis quelque temps la demande est très-suivie et nous enregistrons chaque jour de bonnes affaires. Il s'est traité aujourd'hui de gré à gré 50 sur Guatemala à prix secret. A terme les affaires sont nulles, le marché est ferme et la cote inchangée.

Bois de teinture. — Rien de particulier à signaler

Laines

Buenos-Ayres, 5 janvier.

Agio sur l'or 48 1/8 0/0.

Port-Elizabeth, 8 décembre.

Laines. — Il a encore régné une bonne demande depuis huit jours, bien que celle-ci n'ait pas été aussi forte ni aussi générale, qu'on s'y était attendu. Les affaires en toutes laines lavées ont été rendues très difficiles par suite de la modicité des provisions et des hauts prix de revient.

En laines snow white Uitenhage il a été traité env. 100 b/s extra supérior, lavée deux fois, claires et sans défauts, à circa 15 1/2d. ; env. 250 b/s laines bien conditionnées de 14 3/4 à 15d. et 200 balles laines moyennes de 13 1/2 à 13 3/4d. En country snow white il est arrivé au marché env. 200 balles ; cette partie n'est pas d'apparence très belle, mais est proportionnellement franche de défauts. Les Tracha Smith field ont obtenu 13 3/4d. à 13d., Sylvia et Cradock, 12 1/2 d., Philippolis 12d. Les country scoured on eu la vente d'un petit lot Winburg superior à 12 1/4d.

Les laines en suint Karoo ne sont pas beaucoup offertes ; une tonte particulière Richmond, fine et légère, a été traitée à 7d., env, 100 b/s diverses sortes vendues de 5 1/2 à 6 1/2d. Les laines en suint bleuâtres, superior long pour le peigne, ont été plus offertes, mais sont également plus recherchées. Vendu 400 b/s Adelaïde et 300 b/s Longkloof de 7 à 8 d., env. 250 b/s Bedford, Pringle et autres toutes, de 8 à 8 1/2d., le tout pour Bradford, en outre on a fait env. 150 b/s, de conditionnement peu satisfaisant, de 6 3/4 d. En laines moyennes on a fait une petite partie Lady Grey à 5 3/4d. et 100 b/s Rouxville à 5 1/4d.

Change. — S/Londres à 90 jours de vue 2 0/0 esc.

Mouvement maritime lainier

Le steamer français *Poitou* est parti de Marseille le 5 décembre pour Buenos-Ayres.

Le steamer anglais *Guetta* est parti de Townsville (N.-E.) le 1er janvier pour Londres.

Le steamer anglais *Gulf of Venice* allant d'Australie à Londres, a suivi de Port-Saïd le 3 janvier.

Le steamer anglais *Port-Denison* allant d'Adelaïde à Londres a suivi de Suez le 3 janvier.

Le steamer français *Uruguay*, arrivé au Havre, venant de Buenos-Ayres et Montevideo est porteur de 323 balles laine.

Le steamer français *Nerthe* allant de la Plata à Bordeaux a suivi de Pernambuco le 2 janvier.

Le steamer français *Niger* allant de Bordeaux à la Plata a suivi de Pernambuco le 4 janvier.

Le steamer anglais *Rubens* allant de Londres à La Plata a suivi de St-Vincent (Cap Vert) le 2 janvier.

Le steamer anglais *Potosi*, venant de Montevideo est arrivé à Bordeaux le 6 janvier.

Le steamer anglais *Ormuz* allant d'Australie à Londres, a suivi de Suez le 4 janvier.

Le steamer français *Santa Fé* a été expédié du Havre le 7 décembre pour Buenos-Ayres et Montevideo prendre charge pour Dunkerque.

Le steamer français *Cordouan*, a terminé le débarquement de ses 2.450 balles laine importées à Dunkerque de Buenos-Ayres et Montevideo et suivi le 7 janvier pour Bordeaux

Le steamer français *Rio-Negro*, a été expédié du Havre le 7 janvier pour La Plata où il prendra charge en laines pour Dunkerque,

Le steamer français *Ville de Rosario* allant de La Plata à Dunkerque, a suivi de Rio-Janeiro le 3 janvier.

Le steamer français *Ville de Malaga*, est arrivé à Oran le 4 janvier venant d'Alger (suivra pour le Havre et Dunkerque.

Se steamer français *Ville de Messine* est parti d'Oran le 4 janvier pour Alger, le Havre et Dunkerque.

Le steamer *Alice* allant d'Algérie à Dunkerque, a suivi de Bordeaux le 5 janvier.

Le steamer français *Gironde* a débarqué à Marseille 162 balles chargées à Alexandrette, et 77 b. dito chargées à Mersina.

Le steamer français *Béarn* est parti de Buenos-Ayres le 3 janvier pour Marseille.

Le steamer français *Sydney* est arrivé à Melbourne le 4 janvier venant de Marseille.

Le steamer anglais *Port-Darwin* est arrivé à Adelaïde le 4 janvier venant de Londres.

Le steamer anglais *Magellon*, allant de La Plata à Bordeaux, a suivi de Rio-Janeiro le 4 janvier.

Le steamer français *Gergovia* allant de Buenos-Ayres et Montevideo à Dunkerque avec laines a suivi de St-Vincent (Cap Vert) le 3 janvier.

Le steamer anglais *Somerhill*, venant de Bombay avec cotons, est arrivé à Dunkerque le 7 janvier.

Soies

Lyon, 5 janvier.

Cours officiel des soies du marché de Lyon du 4 janvier 1889 :

Organsine, 1er ordre : France, filature et ouvraison, 24/26, à 65 ; Espagne, 24/28, à 82 ; Piémont, tir et ouvraison, 26/30 à 63 ; Italie, ouvraisons françaises 18/20, à 62 ; italiennes, 18/20, à 62 ; Brousse. Andrinople, 20/24, de 56 à 57 ; Syrie Levant, 20/22, de 59 à 60 ; Bengale, ouv. française et italienne, 22/24 à 52.

Trames, 1er ordre : France, filature et ouvraison, 20/24, à 58 ; 24/26, à 59 ; Italie, 22/24, de 59 à 60 ; Chine ouvraisons françaises et italiennes 34/40, à 55; Canton, 45/60, de 44 à 45 ; 60/80, de 42 à 43.

Grèges, 1er ordre, France, Cévennes, bouts noués, 10/12, à 58 ; 12/16 à 56 ; Espagne, bouts noués, 10/12 à 55 ; Brousse, indigènes jaunes, bouts noués, 10/12, à 49 ; 12/16 à 49 ; Syrie Levant bouts noués, 9/11, de 50 à 52 ; Piémont, Messine et Naples, 12/14 à 55 ;

FEUILLETON DU 9 JANVIER. — 68 —

DACOLARD ET LUBIN

(Suite du Parricide)

PAR A. BELOT ET J. D'AUTIN

DEUXIÈME PARTIE

XXX

Enfin, après avoir déposé dans l'instruction relativement à l'affaire de l'allée Marbeuf et à la scène du parc de Puteaux, elle venait d'être interrogée devant la cour sur les mêmes faits, et elle attendait, confondue dans la foule, l'issue du procès, quand tout à coup elle avait tressailli. L'avocat de Dacolard achevait sa plaidoirie, fréquemment interrompue par les murmures d'impatience de son client ; il s'efforçait en terminant, d'attirer la compassion du jury, sinon sur Dacolard, du moins sur un malheureux jeune homme, qui languissait dans une maison de santé du faubourg du Temple, et qu'une condamnation suprême tuerait du même coup ! Ç'avait été pour Pulchérie une révélation : « Il est dans la maison de santé du docteur Poumey, où était Mariette ! » pensa-t-elle. Si la foule eût été moins pressée autour d'elle, elle se fut élancée aussitôt. Elle attendit avec impatience la fin du procès ; enfin, elle put sortir, et elle se fit conduire en toute hâte rue du Faubourg-du-Temple.

A mesure qu'elle approchait, elle sentait redoubler son trouble et son anxiété : cette entrevue allait être décisive pour elle.

Il fallut qu'elle insistât pour être admise auprès de Laurent ; enfin, sur l'assurance qu'elle apportait une heureuse nouvelle et des paroles de consolation, elle fut introduite.

Elle frissonna en l'apercevant. Il était là, pâle, amaigri, enfoncé dans un fauteuil, au coin d'un grand feu sur lequel il fixait un regard morne : à peine détourna-t-il la tête pour voir qui entrait.

Mais dès qu'il l'eut reconnue, il tressaillit et se redressa brusquement ; ses joues se colorèrent, et un éclair de fureur brilla dans ses yeux.

— Pulchérie ! s'écria-t-il. Que viens-tu faire ici ?

Mais déjà elle s'était élancée vers lui, et tombant à genoux, éplorée :

— Pardon ! dit-elle, oh ! je vois le mal que j'ai fait... que j'ai aggravé. du moins... et j'ai bien regretté, j'ai bien versé des larmes.

— Laisse-moi, va-t'en ! s'écria Laurent en la repoussant brutalement du pied. Vas-tu m'insulter encore ?

— J'ai eu tort, je le sais.

— Je suis le fils d'un assassin ! continua Laurent avec une exaltation croissante... Eh bien, oui, on le sait bien, tu l'as crié assez haut.

— Ah ! j'aurais du me résigner ; ne pas céder à mon emportement, sanglota Pulchérie ; mais le pouvais-je ? Je n'ai pas réfléchi, la jalousie me rendait folle.

— La jalousie !..

— Oui, je t'aimais, et j'étais avilie... et tu étais à jamais perdu pour moi... Tiens ! j'ai parlé d'emportement, ce n'est pas vrai, il y avait longtemps que je rêvais cela : te voir aussi bas, plus que moi, si c'est possible, afin que tu pusses revenir à moi sans honte... Tu vois ? je suis franche, je te dis tout. Aussi avec quelle ardeur ai-je saisi cette occasion.

— Ah ! c'est ainsi que se traduit ton amour, s'écria Laurent ; merci ! que serait ta haine ?

— Oui, murmura-t-elle, je vois que je t'ai perdu sans retour... et pourtant...

— Et pourtant, tu viens chercher le prix de tes persécutions, n'est-ce pas !

— Non.,. mais ton pardon... ta pitié du moins... Si tu savais tout ce qu'il m'a fallu souffrir pour en venir là... Ecoute-moi.

— Tais-toi, et va-t'en, s'écria Laurent. Misérable créature.

— Oh ! Laurent.

— Laisse-moi !... Ah ! tu dis que tu as souffert... par amour pour moi !... C'est superbe !... Tu menais pourtant, ce me semble, assez joyeuse vie. Tu t'es jetée au cou du premier venu, non ! du premier payant... par amour pour moi, toujours.

Elle se releva lentement, et fixant sur lui un regard sombre et terrible :

— Tu sais pourtant bien, dit-elle lentement, que c'est vrai, ce que je te dis là... ou bien tu n'as donc pas de cœur ?

— Si ! fit-il avec un sourire ironique, j'ai du cœur... il faudrait ne pas en avoir pour ne pas sentir ces choses-là... Allons ! ça suffit... Laisse-moi.

— Oh ! mon Dieu ! dit-elle accablée.

— Oui, c'est bon, fit-il en se rasseyant. Tu as mon pardon, ma pitié, tout ce que tu voudras ; mais finissons-en. En voilà assez.

Ce dernier sarcasme, ces dédains achevèrent de l'exaspérer.

Elle releva la tête fièrement, et l'œil étincelant :

— Eh bien, oui, s'écria-t-elle, tu as raison, finissons-en. Je te parlais de mes regrets tout à l'heure ? c'est vrai. J'étais assez sotte pour en éprouver ; mais maintenant... Ah ! je te connais, et je m'applaudis de ce que j'ai fait.

— Assez ! s'écria Laurent.

— Oh ! sois tranquille, je ne t'importunerai pas longtemps. Il est bien éteint, je le sens, ce lâche et stupide amour... Mais Dieu merci ! je n'ai pas pour cela laissé échapper ma vengeance... est elle assez complète, qu'en dis-tu ? Je n'ai pas eu le bonheur de faire arrêter ton père, l'assassin, mais tu t'es chargé pieusement de ce soin, toi, son fils, c'est charmant ! seulement tu faisais tes petites réserves, tu voulais que le nom fut intact... Sybarite, va ! Mais ça ne m'allait pas à moi... j'aime mieux la franchise, vois-tu et j'ai mis le nom au bas du masque.

— C'est l'infamie que tu as commise.

— Ah ! ah ! fit-elle en ricanant, monsieur parle d'infamie, bravo ! et il se donne des airs de dédain. Je conçois ça, du reste, quand on est fils de guillotiné... c'est l'aristocratie du crime !

— Fils de guillotiné! balbutia Laurent avec stupeur.

— Oui, mon bel ami, ou du moins c'est tout comme... car je ne pense pas qu'on laisse traîner plus de quinze jours ou trois semaines l'arrêt qui vient d'être rendu. Le temps de monter la machine, quoi !

Laurent ouvrit des yeux effarés.

— Quel arrêt ? demanda-t-il. Est-ce que l'instruction... le procès seraient déjà...

— Terminés ? mais oui... Il n'y a pas deux heures que l'arrêt est prononcé et Georges Dalissier, ton père, condamné à mort. J'étais là, comme témoin, et puis, par curiosité !

Laurent s'affaissa sur son fauteuil.

— Ah ! tu ne savais pas cela ? Tant mieux ! J'ai le plaisir de te l'apprendre. Est-ce que par hasard ce résultat t'étonnerait ? Naïf jeune homme ! tu pensais qu'on allait faire à ton père des excuses, des compliments même... Ah ! ah ! il faut en rabattre, mon petit... Allons ! à mort l'assassin, le brigand, le voleur... le Dalissier ! Et je serai là, entends-tu ? pour le voir monter sur l'échafaud... Ce sera fête pour moi. Oh ! non, je n'y manquerai pas. Toi, ce dénoûment te contrariera bien un peu, mais bah ! tu trouveras des distractions, des consolations... Et d'abord, la douce et sensible Emilienne, qui accueillera de son plus charmant sourire le fils du guillotiné.

A. BELOT ET J. D'AUTIN

(*A suivre*)

Voici les communes belges pour lesquelles l'affranchissement des lettres est de 20 centimes au lieu de 25 :

Antoing, Blandain, Celles, Comines, Courtrai Dottignies, Gaurain-Ramecroix, Havines, Menin, Messines, Mouscron, Moorslede, Néchin, Neuve Eglise, Taintignies, Templeuve, Tournai, Warneton, Warcoing, [illegible]